Jean B^te de Saisseval

Confrère de l'Oratoire

Entré : 1708

Né à Feuquières en Vimeu (Somme), le 24 X^e 1690

Mort à Méraucourt, le juillet 1723

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
pr. de l'Oratoire

M. M. 618, p 44 N. 368 =

Le Confrère Jean Bte de Saisseval, laïc,

Né à Fouquières en Vimeux, Dioc Amiens, 19 ans

fils de Claude de Saisseval, écuyer, seigneur de Fouquières et Marie Magdeleine Desordres

humanités et rhét. à Amiens, 2 rhétor. et phil. à Juilly, 1 an à S. Magloire

entré à Paris le 24 X. 1708, vêtu le 5 janvier 1709

pension réglée par son père.

Comte de Saisseval J Bte

Cloysœault Ménologe 401-409

Le Confrère Jean Bte de Saisseval de Feuquières

M. M. 607, 4e catalogue, N 1494 =

Jean Bte de Saisseval de Feuquières, du diocèse d'Amiens
entré à Paris en 1709, mort

M. M. 612, N. 371 =

Le confrère Jean Bte de Saisseval, de Feuquières en Vimeu, diocèse d'Amiens, âgé de 19 ans, fils de Mre Claude de Saisseval, écuyer, seigneur de Feuquières et de Marie Madeleine d'Ardres, a fait ses humanités et sa rhétorique à Amiens, une 2e rhétorique et sa philosophie à Juilly et un an à St Magloire. Monsieur son père réglera tout pour sa pension. Entré le 24 Xbre 1708 vêtu le 5 janvier 1709. Pas tonsuré. Mort en 1723.

Nécrologe =

Le confrère J. Bte de Saisseval, décédé à Feuquières au diocèse d'Amiens. Sa vie était un sujet continuel d'édification par son éminente piété et surtout par sa patience, par une attention non interrompue à la présence de Dieu et à éviter les fautes les plus légères et par un esprit de douceur, de paix et de charité qui régnait dans toute sa conduite.

Cloyseault : Ménologe, p. 401-409 = (article fait sur les mémoires du Père Joseph J. Bte de la Rochefoucauld d'Arlet, un de ses directeurs.)

Le confrère Jean Bte de Saisseval naquit à Feuquières en Vimeu, dans le diocèse d'Amiens le 24 Xbre 1690. Il était fils de M. Claude de Saisseval, écuyer, seigneur de Feuquières et de Dame Marie Madeleine d'Ardres.

Ils l'envoyèrent pour les premières études aux Pères Jésuites de la ville d'Eu, qui n'est qu'à 3 lieues de Feuquières et, peu après, les continuer à Amiens sous ces mêmes Pères. A la faveur de son esprit qu'il avait naturellement bon et d'une mémoire heureuse, il les poussa bientôt avec succès jusqu'en rhétorique et, par une protection singulière de la miséricorde de Dieu, avec une innocence de moeurs qui le préserva de la contagion du vice.

Tant de bonnes qualités firent souhaiter à ses Maîtres de l'attirer dans leur société et il était déterminé d'y entrer quand ses parents, le trouvant trop jeune pour lui laisser contracter un engagement de cette nature, le retirèrent d'Amiens pour lui faire recommencer sa rhétorique et faire sa philosophie à Juilly où sa piété faisant de nouveaux progrès, il fut l'exemple de l'Académie et se fit respecter de tous par sa sagesse, sa modestie et son application à tous ses devoirs.

Il en fut de même au séminaire de St Magloire où, son cours d'étude fini, il vint passer une année pour examiner sa vocation. Là, son attrait pour la retraite augmentant et ne respirant que ferveur, il obtint sur la fin de 1708 l'agrément de sa famille pour entrer parmi nous et fut reçu à l'Institution de Paris le 5 janvier 1709.

Les saintes dispositions qu'il apporta, trouvèrent dans les exercices de cette maison tant de moyens de les seconder que l'attention de ses supérieurs y fut bien moins exercée à exciter son zèle qu'à le tempérer. Quoique le caractère propre de sa piété fût une humilité profonde et une docilité singulière, il faut avouer

que son zèle l'a plus d'une fois emporté en quelques pieux excès de mortification et de pénitence presque autant contre son intention que contre celle de ses directeurs. Par exemple il passa tout cet hiver de 1709, dont on se souviendra longtemps quelle fut l'extrême rudesse, sans vouloir jamais s'approcher du feu et, quoiqu'on fit plusieurs fois le jour chauffer ses confrères, obligé de se tenir au chauffoir comme eux, il eut le secret, sous divers prétextes que sa dureté pour lui-même et sa charité pour les autres lui suggéraient, d'écarter toujours ce soulagement. Aussi son corps n'y put tenir contre la violence du froid : ses pieds se gelèrent et il souffrit les incisions douloureuses qu'il y fallut faire pour apporter du remède, avec la même résolution qu'il s'était procuré son mal.

Après son institution il fut envoyé étudier en théologie à Saumur et de là professer les humanités à Angers, où, au bout d'un an, sa ferveur et son application à tous ses devoirs le jetèrent dans un tel épuisement de ses forces que, du conseil de ses amis, il se vit contraint, pour se rétablir, d'aller respirer l'air natal et passer qq1 années dans sa famille.

Mais le séjour qu'il y fit, lui fut plus nuisible qu'utile : la solitude d'une campagne n'était guère propre à réparer une tête que le trop de contention avait épuisée. D'ailleurs sa conscience, qu'il avait extrêmement délicate et même un peu trop timide, ne pouvait guère s'accommoder de la plupart des conversations qu'il était obligé d'avoir le plus souvent. Dieu n'y entrait presque pour rien et son unique consolation était d'en entendre parler. Sans soutien et sans conseil dans les peines qui l'agitaient, il en était d'autant plus tristement dévoré qu'il les cachait avec plus de soin, ayant toujours conservé cette égalité d'humeur et de conduite qui se montrait dans la société. D'un caractère doux et tranquille, il vivait dans un recueillement et un exercice continuel de la présence de Dieu et comme sa tête ne pouvait bien souvent lui permettre plus d'une demie heure de lecture dans la journée, après le temps qu'il consacrait à la prière, il passait celui qu'il ne pouvait donner à l'étude, à la visite et au soulagement des pauvres de sa paroisse.

Une autre oeuvre à laquelle il s'exerça avec autant de bénédiction que de zèle fut de former à la piété un de ses jeunes frères qui était alors à Fenquières. Mr de Mérancourt (c'était le nom de ce frère) avait de l'esprit, du coeur et un heureux fonds ; mais grand besoin d'être cultivé par l'instruction et le bon exemple. Il trouva abondamment l'un et l'autre dans le confrère de Saisseval. Il s'attacha à gagner son coeur pour le rendre à Dieu et il y réussit si bien à lui en inspirer la crainte et son amour que ce jeune homme n'avait pas de plus grand désir et plaisir que d'écouter son saint frère, lui parler de Dieu toute la journée ou de lui servir de lecteur dans les bons livres par lesquels ils entretenaient mutuellement leur piété.

Cependant ses douleurs de tête continuant nonobstant les soins qu'on prenait depuis 7 ou 8 ans pour le rétablir, il prit le parti de vouloir rentrer en quelqu'une de nos maisons où il s'assurait de trouver plus de secours spirituels pour les besoins de son âme, le plus cher objet de ses attentions et peut-être encore qq1 soulagements à sa tête dans la variété de qq petit emploi proportionné à ses forces. Il vint donc demeurer à Dieppe vers le milieu de 1721. On l'y chargea de l'éducation de qq1 jeunes enfants pensionnaires dans le collège, qui n'étaient pas en état de commencer leurs premières classes. Cette occupation, qui ne lui laissait pas le loisir de se replier sur lui-même et de se livrer à ses inquiétudes, fut accompagnée d'une bénédiction singulière sur ces enfants qui, sous la conduite d'un si saint maître, succèrent avec les premiers éléments des lettres, les principes d'une solide piété.

La maison de Dieppe se ressentit aussi toute entière de l'impression de ses bons exemples. Il y fut universellement respecté pour sa douceur, son humilité, sa charité envers tout le monde, son assiduité

aux exercices de la prière, sa patience et son égalité d'humeur malgré la continuité de ses maux. On ne se lassait point surtout d'admirer ce sincère et profond mépris de lui-même qui le tenait toujours attentif à supprimer tout ce qui pouvait le distinguer tant soit peu, par quelque endroit que ce fût, du moindre de ses frères aux pieds desquels on sentait bien qu'il se regardait.

S'il échappait à quelqu'un une parole moins mesurée qui lui parût effleurer la réputation du prochain, on s'appercevait bien aussitôt de la peine qu'il en souffrait par la tristesse de son visage et son attention à détourner ailleurs le discours. Mais, plus circonspect encore à se tenir dans les bornes que son humilité lui avait prescrites, son zèle n'en venait jamais jusqu'à censurer les censeurs et il n'estimait pas assez les avis qu'il eût pu donner pour les croire utiles ou nécessaires à d'autres qu'à lui.

Par là il s'était acquis la confiance de tout le monde et tous se faisaient un plaisir de converser innocemment avec lui.

Mais on ne jouit pas longtemps de cet avantage. Au mois de juillet 1723, il reçut nouvelle que M. de Méraucourt était dangereusement malade. Le sang, l'amitié, la religion le firent aussitôt courir au secours d'un frère dont il était encore le Père et le directeur. Il le trouva plus mal qu'on ne le lui avait mandé, mais dans les mêmes dispositions de piété où il l'avait mis pendant son premier séjour. Il ne cessa de le ranimer et d'exciter sa foi et sa confiance en ces moments décisifs par des sentiments pleins d'ardeur qui partaient d'un coeur pénétré d'amour et la douleur qu'il eut de le perdre, fut abondamment tempérée par la juste confiance qu'il conçut de son salut éternel dont, après Dieu, il lui était redevable.

L'espérance de le rejoindre et la consolation de voir que ce fut au bout de 8 jours, victime de la charité qu'il venait d'exercer auprès de son frère, car le pourpre qui avait emporté celui-ci et qui n'avait paru sur lui que peu d'heures avant sa mort, le saisit si violemment le jour même de cette mort que tout l'art de la médecine n'en put chasser le venin.

On n'a pu être informé en détail des sentiments que Dieu lui donna dans le cours de sa maladie, parce que la crainte de sa contagion avait écarté d'auprès de lui ceux qui auraient été plus en état d'en rendre témoignage. Mais, par le rapport des domestiques qui le servaient, on a su que dans ces derniers moments Dieu, selon la conduite ordinaire qu'il exerce sur ses élus, lui avait rendu la paix et le calme dont il lui avait plu de le priver pendant si longtemps; qu'une pleine confiance en son infinie miséricorde prit la place de cette crainte qui l'avait tant agité; qu'il reçut tous les sacrements de l'Eglise avec une disposition et des sentiments pleins de respect et de religion, tels qu'on devait attendre de la profession qu'il en avait faite toute sa vie; qu'il disposa de ses affaires domestiques avec une maturité et une présence d'esprit qui marquait le calme dont il jouissait intérieurement et que, comme il était seigneur du village de Méraucourt, il y fonda un maître d'école avec 300# de revenus pour sa subsistance, afin que les enfants du lieu pussent être instruits gratuitement.

Sa mort arriva en juillet 1723.

M. M. 618 = J Bte de Saisseval, de Fenquières en Vimeu au diocèse d'Amiens, 19 ans, fils de Claude de Saisseval, seigneur de Fenquières et de Marie Madeleine d'Ardres
a fait humanités et rhétorique à Amiens
une seconde rhétorique et sa philosophie à Juilly
entré le 24 X 1708

Registre des élèves de Juilly :
Elève du 10 Nov. 1705 au 26 août 1707.